

XYZ. La revue de la nouvelle



L'humanité ordinaire

Daniel Rondeau, *J'écris parce que je chante mal*, Québec, Septentrion, coll. « Hamac-carnets », 2010, 203 p.

David Dorais

Numéro 105, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61346ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2011). Compte rendu de [L'humanité ordinaire / Daniel Rondeau, *J'écris parce que je chante mal*, Québec, Septentrion, coll. « Hamac-carnets », 2010, 203 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (105), 73–76.

sont peu étoffées. Par exemple, dans « Brusquement », le narrateur mentionne une mystérieuse « elle » et deux amis nommés « M. » et « F. », mais le lecteur ne saura pas de qui il est question. Le narrateur parle aussi d'une explosion qui aurait eu lieu, d'un déferlement de couleurs, d'une chaleur insupportable, mais tout cela dans « l'enceinte de [s]on crâne » et accompagné de sentiments de confusion, de désespoir, de vide. Folie ? Dépression ? Peine d'amour ? Impossible d'éclaircir la situation, puisque l'important demeure ce qui se produit dans la tête du personnage principal.

Bref, le livre de Camille Allaire est fait de retenue, sur le plan de la forme autant que sur celui du contenu. Ce n'est pas un hasard si l'on voit se déployer à travers plusieurs textes un imaginaire du Nord, dans des nouvelles se déroulant en hiver ou dans des contrées boréales. Le froid symbolise, pour Allaire, le dépouillement, l'éloignement, la solitude, c'est-à-dire la vie intérieure ramenée à l'essentiel de sa douleur, ce que Jean Hatzfeld, dans un contexte différent, appelle « le nu de la vie ». Ce n'est pas un hasard non plus si la dernière phrase de *Celle qui manque* est précisément « il me manque », montrant ainsi que l'absence, avec ce qu'elle entraîne de tristesses, de réminiscences et de résignations, constitue l'origine et la finalité de ce recueil.

David Dorais

L'humanité ordinaire

Daniel Rondeau, *J'écris parce que je chante mal*, Québec, Septentrion, coll. « Hamac-carnets », 2010, 203 p.

L'ASPECT qui attire le plus l'attention dans le premier recueil de Daniel Rondeau est l'amour qu'il témoigne aux gens ordinaires. Parfois un amour respectueux et compatissant envers les déshérités (mendiants ou malades mentaux), mais généralement un amour affectueux et fraternel envers les individus qui, par leur allure ou leur comportement bizarres, dérogent aux convenances et aux



règles du bon goût. Rondeau n'héroïse pas, sur le mode romantique, une marginalité rebelle, qui ne serait de toute façon qu'une nouvelle conformité : il s'attache aux véritables marginaux, ceux qui ne sont pas *cool* et dont la petite vie n'intéresse pas d'ordinaire le beau monde. L'auteur déploie, à travers ses textes, une série de portraits de *losers* attachants. On rencontre ainsi Yvette, qui se plâtre le visage avec du fond de teint et s'asperge le corps de parfum *cheap* avant d'aller au bingo, pour revenir ensuite, heureuse de sa soirée, dans son « deux et demi où le téléphone, comme la sonnette, ne résonne jamais ». Il y a Michel, dit Monsieur Tout-le-Monde, qui habite en banlieue et travaille dans une usine de vis à bois ; le but de son existence consiste à passer inaperçu et à vivre dans un bienheureux anonymat. Ou encore, il y a cette femme triviale qui, raconte le narrateur, « racolait tout ce qui avait des couilles autour de la table à coups de farces grasses et de rires trop appuyés à la moindre blague », mais qui, après une heure, a dû ravalier son besoin d'être aimée et quitter le bar seule.

Le désir de laisser une place aux oubliés amène Rondeau à consacrer plusieurs nouvelles à des étrangers, dont la singularité s'inscrit à même le langage sous la forme d'un accent à couper au couteau, comme on dit : une Finlandaise, un Allemand, un Russe, une Japonaise, des Latinos... Leur statut minoritaire, donc leur position d'humilité, d'impuissance, représente bien ce qui éveille la sensibilité de l'auteur.

Dans tous ses récits, Rondeau utilise l'écriture pour plonger dans le quotidien et en faire ressortir le côté réconfortant malgré les faiblesses humaines et les difficultés. Certaines « vies minuscules » (pour reprendre l'expression de Pierre Michon) peuvent même manifester de la sagesse : dans « Bout de quai », le narrateur, sur le point de se suicider, renonce à la mort après qu'un passant lui a payé des verres et lui a expliqué que lui-même, malgré sa vieillesse et sa laideur, parvient à aimer la vie.

La « posture philosophique » de Rondeau (si l'on peut parler ainsi d'un auteur qui garde ses distances par rapport à

toutes les hautes prétentions), telle qu'il l'exprime dans « L'assurance du doute », consiste à admirer de loin les gens énergiquement déterminés et à embrasser plutôt le modèle de ceux qui ne sont sûrs de rien, qui hésitent constamment. L'imperfection représente alors la demeure de la véritable humanité. Pourraient en servir d'emblèmes ces lieux pauvres et populaires que sont les restos de quartier (dans la nouvelle « En cette première journée de l'été des Indiens, comment trouver la vie moche ? ») ou les tavernes : des endroits qui ne paient pas de mine, mais qui offrent « une île à l'abri du temps qui passe. Une île qui inquiète parfois mais qui rassure ».

L'autre facette importante de l'œuvre de Rondeau est la description de la masculinité. À travers le narrateur (mais est-ce toujours le même ?) et ses amis, on voit se dessiner une image de la condition masculine dans les années 2000. À quoi ressemble l'homme dans la perspective de l'auteur ? Il s'agit le plus souvent d'un trentenaire incapable de se réaliser dans sa carrière ou dans ses amours. Il a vécu une rupture et traîne le sentiment qu'il ne pourra jamais retrouver le bonheur perdu. Il se tourne donc vers l'alcool pour combler le vide ; à la fin du recueil, la paternité apportera une certaine réconciliation avec la vie. L'auteur reste fidèle à son parti pris pour les mésadaptés de tout acabit et manifeste une grande tendresse envers ces gars un peu « tout croches » dont il relate l'existence pénible. Le personnage du « *chum* de taverne », comme on pourrait le nommer, revient régulièrement. Qu'il soit barman ou non, il parle peu, mais se montre attentionné ; il a la dureté du pilier de bar, mais la vulnérabilité d'un enfant. Le récit « Un mercredi midi à la taverne du coin » présente quelques spécimens de ce type d'homme : « Il y a Tony, l'aubergiste un peu *moody*, qui appelle tout le monde capitaine avec un accent italien [...]. Il y a Pierre, qui a un nez rouge et enflé et plein de trous [...]. Il y a le petit Raymond qui s'endort immanquablement au cinquième pichet [...]. Il y a Pat, qu'on appelle Rainman parce qu'il connaît toutes les statistiques de tous les sports professionnels nord-américains [...]. » Rondeau met en scène des individus qui trouvent du

réconfort dans la camaraderie avec les autres *boys*, mais qui, seuls, se retrouvent fragiles devant leurs sentiments.

La fragilité est une constante de la condition masculine selon Rondeau, une faiblesse inhérente qui menace de la faire se désagréger. Ces hommes supportent un accablement voisin de la dépression et recourent à l'alcool pour s'accrocher à la vie. Il n'est pas rare qu'ils finissent par se cantonner dans une existence pitoyable, comme Henri, informaticien célibataire qui constate avec amertume, en pensant à sa propre situation dans la société autant qu'aux derniers gadgets technologiques, qu'aujourd'hui, « quand c'est brisé ou usé, on jette ». Pas étonnant, donc, que le livre se termine par le suicide d'un ami. Suicide raté, évidemment, puisque l'échec semble une malédiction jetée sur les hommes et destinée à prendre toutes les formes possibles. En contrepartie, le portrait des femmes que fait Rondeau se résume à peu de traits : trompeuses et menteuses, elles vous posent des lapins ou vous quittent pour rejoindre leur amant.

Le style de Daniel Rondeau emprunte souvent la voie de l'humour. Il joue sur le sens des mots, les déforme, utilise des expressions familières, donnant au lecteur l'impression de se trouver dans un bar avec un vieux copain plein d'esprit, après trois ou quatre verres, quand on se permet de divaguer tout en restant sérieux. Un seul petit problème, propre aux auteurs d'une première œuvre : la crainte de passer pour inexpérimentés les fait adopter un lexique franco-français aux allures désinvoltement littéraires (« friqué », « vachement », « sourdingue », « bien sapé », « à l'hosto », « la baise », « le zinc », « une clope », etc.), alors que le reste du texte possède assez de solidité pour se tenir debout sans ces béquilles.

David Dorais